

Rio. Le 21 Avril 1876. Vendredi.

2 M

Mon chéri bien aimé, pas encore de lettre de toi, c'est si long 8 jours, mais je ne t'en fais pas de reproches, je sais qu'il n'y a pas eu de vapeur depuis la dernière que j'ai reçue le vendredi saint. J'ai aujourd'hui de meilleures nouvelles de Suzinha, il paraît que ce n'est qu'une menace de fausse couche qu'elle a eue, elle est restée couchée pendant trois jours et se porte mieux maintenant. Elle est déjà dégoûtée de tout, ne peut plus supporter son corset &c. Tu sais qu'elle n'est pas habituée à marcher, or comme pendant la semaine passée elle est allée voir maman, puis sa mère pendant 3 ou 4 jours, c'est ce qui lui a donné cette indisposition. Henri allait la voir une ou deux fois dans la journée. Aujourd'hui, c'est l'anniversaire d'Edmond, je dois aller le voir ce soir et j'ai fait pour son futur bébé une petite couverture en flanelle blanche garnie de velours rose. - Sais-tu quelque chose de nouveau sur l'affaire de Marie? Tu sais qu'il ne faut en parler à personne et agir avec prudence; j'avoue que je crains un peu de me mêler de cette affaire, car la chose peut encore tourner contre moi, je voudrais bien cependant la voir marier. - M^{re} Paul m'a dit que si tu partais en juillet il brulerait la politesse à ces M^{rs} de Marseille, pour faire le voyage avec toi; tâche, chéri, si tu es obligé de rester un mois de plus, de t'arranger pour revenir avec lui, nous, (les femmes) nous serions plus tranquilles, et vous, (les maris), vous pourriez jouir de la compagnie l'un de l'autre. - Le jardinier vient arranger le jardin assez souvent, je lui ai déjà dit, que j'aimerais le tout plein de fleurs et de verdure pour ton retour. Les 4 domestiques vont enfin bien depuis 8 jours et me laissent tout à fait la paix, je sais que ce n'est pas pour long temps, mais enfin, c'est autant de gagné. - M^{re} et M^{me} Costa Pinto sont venus me voir, ils sont bien aimables sur tout le M^{re} est qui est gai et spirituel et regrette beaucoup Paris,

la Suisse & quand à M^{me} C. P. Elle m'a l'air soucieuse. Ils
parlent beaucoup de Mathilde, Lucie et leurs maris. Dis bien
des choses pour moi à Lucie, j'ai gardé d'elle un très bon sou-
venir, ainsi que de Léon. Que devient Gustave Mourice? On
n'en entend plus parler. - Sabine et Georges ont dû passer la
semaine de Pâque à Paris; je me demande comment Schéma
aura logé tout ce monde, surtout si sa nièce y est encore in-
stallée. Vous avez dû faire de bonnes parties en famille et tu as
du servir de cavalière à Sabine si son mari n'était pas à Paris.
Nous avons eu aussi un grand dîner de famille le jour de Pâ-
que, avec piru et fromage glacé, mais la famille était bien
réduite, C. de Gustin n'y était pas car sa femme était redevenue
due de Péthropolis ce jour là et se trouvait trop fatiguée, et
Luizinha a retenu Henri à cause de son indisposition. Et
toi, chéri aimé, où étais-tu, que faisais-tu ce jour là? Ça te
savais combien de fois je me pose ces deux questions! -
Les enfants prennent leur bain froid sans crier du tout, mais
pour arriver à cela j'ai dû retirer Filomena, elle est trop bon-
ne, aucuns des enfants ne la voulaient et c'était une vraie
révolution, qui recommençait tous les jours. Maintenant il n'y a
que Conceição dans la chambre et tout se passe très bien, quoi-
qu'un peu plus long. En attendant Filomena garde la petite
bêbê et leur donne le lait au fur et mesure qu'ils sortent de la
chambre. Je racontais ce matin à une de mes sœurs que Ma-
thilde n'avait pas été très contente le jour du dîner, d'être flanquée
d'Engine, parceque votre coin était plus gai, Nhonho qui était
à quelques pas de nous se met à dire: «Engine», Gustave Engine
està aqui». Hier, la bonne lui disait de rester tranquille, il fai-
sait je ne sais plus quelle travessura, et lui continuait de pleu-
riller, et comme la bonne continuait de l'appeler, il se re-
tournait avec impatience et dit: Se você calar a boca eu sa-
ho! La bonne le regarda très-étonnée, alors il dit: «Quando
mamãe fôrta Nhonho na sala e que Nhonho grita, ma-
mãe diz: Nhonho calar a boca, nonho sabe, então Queichão

«*Além mais a boca* » Il est très-gamin ton fils et lorsqu'on le
gronde ou qu'on lui refuse quelque chose il vous regarde avec
un petit air brave et de défi en disant : « E quando Moutio
fuiar grande, ah !... D'un air de dire, c'est alors qu'on verra.
La petite Gabrielle n'a toujours qu'une dent, elle est toujours
luronne. Bébé Mathilde ne mord pas à la lecture, mais
je la laisse faire, elle est trop jeune. Ses deux amies travail-
lent bien, tu en seras content, je l'espère, Néné a beaucoup
d'adresse pour tout ce qui est des mains, j'ai commencé à lui
enseigner à faire le crochet et Marie a continué et elle le
fait déjà très-gentiment. Elles travaillent avec beaucoup de
courage, chéri, lorsque je leur dis que papaizinho voudra tout
voir, leurs cahiers, leur lecture, leur crochet ; aussi, je te prie,
chéri aimé, à ton retour, de les encourager. J'ai demandé une
méthode de piano pour Néné, veux-tu, je te prie demander
à Olympe pour moi, l'Invitation à la valse de Weber
et le quadrille, la valse et la polka de M^{me} Tagot. — J'ai
reçu une barrique de vin de Bordeaux qui a donné 306 bouteilles
nous en avons pour longtemps. Je m'étais promis d'étudier
régulièrement le piano pendant ton absence, pour te faire
la surprise de plusieurs jolis morceaux, mais il n'y a pas
moyen, car aussitôt que j'ai un petit moment de libre, c'est
pour causer avec toi, et je crois que nous préférons cela tous
les deux. Si Sabine est encore auprès de toi, demande lui,
je te prie, si elle ne pourrait pas trouver pour moi une
méthode de Fétis qui elle connaît bien, et qu'on ne trou-
ve ni à Paris, ni à Rio ; ce sont de très-bons exercices. —
Leocadinha s'est enfin décidée à faire son petit thousseau,
aidée de sa mère et de 4 ou 5 négresses, tu comprends le tra-
vail qui lui est revenu ; enfin il est presque prêt. —
Henriette n'a toujours rien de nouveau, à son grand désespoir,
elle doit descendre de Petropolis au commencement de mai. —
Je garde ma dernière page, chéri, pour t'annoncer la réception de ta
lettre si j'ai le bonheur d'en avoir une, demain. Je t'aime mon aimé.

Samedi. Le 22 Avril 1846. A. 8 h. du soir. — J'ai attendu jusqu'à présent, chéri aimé, dans l'espoir de pouvoir répondre à la lettre que j'attends de toi, mais il faut absolument que je remette ma lettre demain, et comme j'ai l'intention avant d'aller dîner à São Paulo des devoirs d'aller enfin faire une visite à Julia et Luizinha, je remettrai en passant ma lettre à M^{re} Claud. Papa dit que celui-ci s'occupe beaucoup de ta maison et le consulte souvent, il lui trouve une bonne figure, mais papa dit ne pas aimer les yeux de M^{re} Adelaide, il les trouve faux, il m'a cependant rien de particulier à lui reprocher. Moi je ne le connais pas assez pour le juger, mais j'espère que papa se trompe sur son pressentiment. Il nous a même fait rire, et M^{re} Karl était présent, quand il nous a dit que les yeux de ton commis ne lui plaisaient pas, car il disait pouvoir juger de quelque chose rien qu'à le regarder. J'espère que tu reçois de bonnes nouvelles de ta maison de Paris et qu'on te met au courant de tout ce qui s'y passe. Je regrette maintenant de ne pas m'être mis dans les affaires car dans des cas pareils je pourrais au moins te remplacer et veiller de près à nos intérêts, enfin j'ai tout de même confiance et j'espère que rien ne te fera regretter ce voyage. — Les enfants viennent d'aller se coucher, et te courent de caresses, ils n'oublient jamais de demander au bon Dieu, dans leur prière, que leur papazinho fasse un bon voyage, qu'il jouisse d'une bonne santé et qu'il soit bien heureux dans ses affaires. Ils m'ont déjà demandé ce qu'ils diraient au bon Dieu, à ton retour, ~~alors~~ je leur ai dit, qu'il faudrait alors le remercier de toutes ses bénédictions. — Des amitiés à tous ceux que tu vois et qui s'occupent de toi. Mille amitiés de ta part de la famille surtout de Marie qui est ici aujourd'hui. Ses domestiques t'envoient des remembrances. Remembrances à M^{re} Karl, dis lui que j'ai dit beaucoup de mal d'elle. — Tu vois, mon chéri aimé, mille baisers passionnés sur tes yeux, sur ta bouche, je t'aime, ah, que ne puis-je te presser sur mon cœur; enfin, il faut qu'il se taise encore pendant quelques temps. — Ta femme dévouée Eugénie Masset n'oublie pas de lire tout ce qui s'écrivait sur les marges.